

Betty
Tiffany McDaniel

Tiffany McDaniel vit à Circleville dans l'Ohio, État où elle est née en 1985 et a grandi. Auteure autodidacte sans formation artistique universitaire particulière, inspirée par les livres de Shirley Jackson et Flannery O'Connor, elle écrit de nombreux textes non publiés avant que son premier roman, *L'Été où tout a fondu*, soit finalement accepté par un éditeur. Elle sera surtout remarquée avec la parution et la traduction en français de Betty. Elle recevra d'ailleurs le prix du roman Fnac en 2020.

Ce roman s'attache à décrire la vie difficile d'une métis indienne dans les années 1950/1960 dans l'Ohio profond. C'est le récit de la vie de Betty à la première personne, de 8 à 18 ans, dans une famille nombreuse issue d'une mère blanche et d'un indien Cherokee, dans un milieu très pauvre financièrement. Le père essaie de gagner sa vie en vendant des tisanes comme remèdes au gens du coin, mais l'ensemble de la famille vit en marge de la société. Il connaît la nature de façon viscérale, c'est ce qu'on lui a toujours enseigné dans sa famille et son milieu Cherokee. Alors que les autres enfants ont peu hérité de leur père physiquement, Betty ressemble beaucoup à son père et cela lui vaudra de subir les comportements racistes à l'école de la part des autres enfants, de leurs parents, des enseignants. Alors qu'elle est parfaitement intégrée dans sa famille, il y a quelques relents de racisme : la sœur la plus proche d'elle ne fait-elle pas souvent la comparaison avec elle : elle se trouve en effet beaucoup plus belle qu'elle... les références blanches bien sûr !!!

Ce roman met en évidence le rôle et l'importance de ce que chacun, les adultes et les grands enfants ont vécu, les traumatismes de l'enfance, de l'inceste, la violence dans la famille de la mère en particulier. Betty va se voir confier des secrets très lourds. Elle va les mettre par écrit et les enterrer pour se soulager. On la considère comme solide, elle a une place à part dans la fratrie. L'éducation et la philosophie du père, toute tournée vers la nature va atténuer cette violence interne, avec beaucoup de récits imaginaires... C'est ce qui va aider Betty en permanence..

« En fait nous nous raccrochions comme des forcenés à l'espoir que la vie ne se limitait pas à la simple réalité autour de nous. Alors seulement nous pouvions prétendre à une destinée autre que celle à laquelle nous étions condamnés. »

Un livre que j'ai trouvé très facile à lire avec beaucoup de passages poétiques qu'on aimerait retenir, malgré des passages très durs.

Cécile

Camille et Paul

Dominique Bona

Cette biographie de Dominique Bona sur Camille Claudel et son frère, m'a intéressée et bouleversée par la triste vie de Camille marquée par ses dons artistiques qui la portaient vers la terre et la sculpture et je tenterai d'expliquer pourquoi je pense que Camille n'était pas folle mais traumatisée et abandonnée de tous !

1) l'Enfance

Les pages de l'auteur consacrées à l'enfance des deux frères et sœur sont empreintes d'une tristesse, d'une certaine monotonie. Le paysage autour de la demeure familiale est terriblement sans joie, presque lugubre ! Quand elle naît le 8 décembre 1864 :

« un vent glacial, méchant, qui donne des cauchemars aux enfants en âge d'entendre la voix du diable souffle et mugit »

La famille vit en Champagne : *« loin d'être un vert paradis »*. C'est leur terre, leur pays à Camille et à Paul, il restera pour toujours ce coin de campagne : *« c'est le point d'ancrage »*

Dès le 1er cri, la mère boude sa fille ! Elle a une nette préférence pour sa 2ème fille Louise, sa préférée : *« elles seront toute leur vie alliées et inséparables »*

L'atmosphère familiale est détestable : on se dispute en permanence.

« Milieu rude et fermé. Milieu étriqué. Milieu sévère. Milieu pourtant aimé »

La mère veut être dans *« le devoir poussée à l'extrême sans tendresse et distante »*. Seule la musique saura l'émouvoir et la rapprochera de Louise. Le père est bourru et n'améliore pas l'ambiance ! A treize ans Camille commence des leçons de sculpture ! Un plaisir profond pour elle à qui on en offre aucun. Paul dira même : *« J'ai compris très tôt que la vie est un drame »*.

2) L'Art

Le bonheur de Camille est *« pétrir plonger ses mains dans cette matière à la fois molle et rebelle »*, c'est sensuel chez elle *« relation presque humaine, d'amitié, d'amour »*. Son Art est rapidement reconnu, en 1881, elle fait un *« Paul Claudel »* bien maîtrisé et à dix sept ans elle est artiste accomplie ! On a accepté pour elle qu'elle monte à Paris où elle suivra les cours à l'atelier Colarossi !

« Paris la libère, Paris lui ouvre les portes »

Paul et Camille, fusionnels se ressemblent, éruptifs tous les deux, impulsifs ! *« elle pratique la provocation dans les rapports humains, la violence est leur univers »*, fortement indépendante et sûre d'avoir raison : bourreau de travail, comme Paul !

« création intense et dynamique, placée sous le signe de la passion ».

Elle exposera dès 19 ans. Présente aux Salons des Artistes Français de 1885 à 1889.

« les muscles mais aussi les nerfs, la volonté et la puissance définissent Camille artiste »

3) l'Amour

En 1882 Camille rencontre Rodin, elle a 18 ans lui 42 ans ! égale sensualité autour de la sculpture pour eux, puissance dans le travail, il est le Maître pour elle, un fou de travail, sensuel comme elle .

Sculpteur du *« Penseur »* et de *« la Porte de l'enfer »* il est reconnu par ses pairs. L'Etat lui fera des commandes dont un buste d'Hugo qu'il réalisera en 1883 .

Mécontentement de la mère de voir Camille se consacrer à son art et celui de Paul de voir sa sœur lui échapper ! Elle devient le modèle privilégiée du Maître. Paul pense que Rodin a éveillé son originalité et l'a révélée à elle-même !

Le bonheur pour elle « *réelle émulation esthétique et amoureuse : je t'aime avec fureur* » lui dira-t-il !

4) La chute

« *Elle avait tout misé sur Rodin, elle perdit tout avec lui* » dira Paul, jaloux du Maître. Elle s'éloigna de lui pour vivre seule son Art mais il ne cessera pas de « veiller » sur elle. Elle connaît une certaine sérénité mais avoue : « *Il y a toujours quelque chose d'absent qui me tourmente* ». Elle continue à sculpter « Clotho » en 1890 et « La valse » en 1892. Mais le manque d'argent se fait sentir ! Son frère lui manque aussi. Rodin ne veut pas abandonner sa compagne rose, sa domestique qu'il épousera plus tard !

Je vais énumérer d'autres événements tragiques qui ont contribué à la faire gravement déprimer .

-Camille eut 4 enfant de Rodin dont elle a dû avorter et Paul disait de cela :

« *Tuer un enfant, tuer une âme immortelle, c'est horrible, c'est affreux. Comment pouvez-vous vivre et respirer avec un tel crime sur la conscience* »!

Pour Camille, le visage de l'enfant devint une obsession !

-Permanente jalousie pour Rose, la compagne de Rodin : elle sculptera la vieillesse Clotho : la « *vieillard gothique* » dira Paul :

« *malheur, laideur bientôt folie seront son lot* ».

- Arrachement radical de l'amour de Rodin, après 1895, déménagements multiples !

« *Camille coupe les ponts* » Elle veut être reconnue comme artiste originale sans l'influence de Rodin !

Camille fut internée dans un asile d'aliénés où elle fut abandonnée et sa malheureuse vie s'éteint 19 octobre 1943.

Je rajoute ces mots d'Edmond de Goncourt :

« Un peu d'aide, de bonheur, d'amitié aurait pu, qui sait encore la sauver »

Josette J.

Changer

Édouard Louis

Ce roman autobiographique a été publié en 2021.

Ce roman est poignant, émouvant par son réalisme parfois texte crûs. La souffrance profonde de ce jeune homme apparaît à chaque ligne.

Le roman commence alors qu'il a vingt-six ans, dès le début l'atmosphère est pesante : « *déjà trop vieux, avec une forte envie d'écrire* ». Eddie est un garçon issu d'une famille très modes, un niveau social et culturel extrêmement bas, victime de la faim parfois, connaissant l'humiliation de devoir implorer les voisins pour obtenir un paquet de pâtes et de sauce !

« *La peur constante de ne pas tenir jusqu'à la fin du mois* » et la mère qui disait :

« *je veux pas que mes gosses ils se tapent la honte à l'école* »

Famille ouvrière depuis des générations avec les mêmes reproductions : « *privations, précarité, arrêt de l'école à quatorze ou quinze ans, vie à l'usine, maladie* »

L'alcoolisme sévissait également chez eux. On va, au fil des pages découvrir le parcours très difficile de ce jeune, totalement déterminé à changer de vie pour ne plus jamais avoir honte de sa vie. Mais en plus de ce niveau social très bas, il souffre également d'une différence par rapport aux autres, il est homosexuel. Cette situation révulse son père : « *on l'a quand même pas élevé comme un pédé !* ». Dans l'essentiel du roman, il s'adresse à son père représentant l'ancienne vie qu'il veut fuir.

Ce roman est étourdissant, affolant en nous montrant les aventures, « une véritable odyssee » qu'Eddie subira pour atteindre son but : changer de vie ! Mais changer de vie c'est surtout pour lui, refuser le déroulement misérable des gens de sa condition ! « *oublier la réalité* ». « *Il veut réussir par vengeance !* » ... « *ce que je ne savais pas c'est que les insultes, l'Insulte et la peur allaient me sauver de toi, du village, de la reproduction à l'identique de ta vie. Je ne savais pas encore que l'humiliation allait me contraindre à être libre* »

C'est grâce à la Culture que Changer devient possible « *je voulais que le théâtre me sauve de la pauvreté, de la violence du village* » .

Aller à Amiens pour poursuivre ses études au lycée est le point de départ de cette mutation.

Il a découvert « *qu'à Amiens ils avaient eu une autre vie plus douce, plus privilégiée* »

C'est là qu'il rencontre Eléna qui participera à la rupture. Elle représentait le changement.

Sa famille l'a accepté avec une tolérance et une générosité extraordinaires, elle lui a ouvert sa porte, sa table, logé. A travers ses dons à son égard il découvre d'autres décors, modes de vie, de nouveaux mets : « *des salades, des fruits ou des pâtisseries achetées dans les boulangeries chic de la ville* » C'est une immersion brutale dans une autre culture qu'il ignorait totalement comme : « les peintres du XXème siècle, Picasso, Modigliani, Soutine. C'est un bond dans tout son ignorance du passé, enfin grâce à elle il accédait à la Connaissance !

« *Le théâtre, la littérature, le cinéma, j'avais le pressentiment qu'ils seraient les outils qui me mèneraient à une nouvelle vie* »

Il a pu vivre son homosexualité, il a réussi de très brillantes études et a assumé ses différences. Beau roman, poignant par l'émotion qu'il suscite !

Josette J.

CHEVREUSE

Patrick MODIANO

Que de noms dans ma mémoire « chien » ou « vache » ou « éléphant »
Il y a déjà si longtemps, je ne les reconnais que de loin, et même le zèbre - hélas, et cela pourquoi ? Rainer Maria Rilke
Des mots tout simples que Rilke veut sauver de l'oubli.
Des mots... des mots que Patrick Modiano met en exergue de son dernier écrit « Chevreuse »,
le joli nom que porte un vallon verdoyant des environs de Paris.

Bormans, le narrateur probablement Franco-Belge, évoque Chevreuse, un nom que porta une belle Duchesse. Chevreuse, une charmante villégiature pour citadin nanti, souvenir d'enfance et de jeunesse secrète pour Bormans.

On l'a souvent emmené en voiture rue du Docteur Kurzenne, à l'orée des bois de Chevreuse. vers une grosse maison adossée au jardin en terrasse, avec une guirlande de lierre sur ses angles de meulière. Elle existe toujours et la presse en a publié des photos. Elle est bien réelle.

Mais les souvenirs des rencontres épisodiques qui s'y passèrent sont-ils vrais ou création littéraire ?

Chevreuse, Auteuil, Montmartre, des noms de lieux entre lesquels navigue Bormans sur une période couvrant ses cinq-six ans, puis ses vingt ans, puis ses cinquante cinq ans « sans établir de chronologie précise ». D'ailleurs, comme Modiano, Bormans s'astreint tous les matins à consigner dans son cahier bleu une quantité de détails sans liens entre eux et « *quelques images... qu'il voit défiler en accéléré avant qu'elles ne disparaissent définitivement dans l'oubli.* »

Peur de l'oubli mais aussi réserve d'idées ! La matière dans laquelle la volonté créatrice trouve de quoi animer un monde picaresque, car il faut se rappeler les ascendants espagnol de Modiano en rentrant dans les aventures supposées d'un anti-héros qui subit et ne s'implique jamais dans l'action.

Avec le regard de Bormans, on voit:

L'éblouissante propriétaire Rose-Marie Krawel et son ami Guy Vincent, qui « vient de sortir de prison ».

Des belles dames nommées Martine Hayward ou Camille Lucas dite « Tête de mort » qui utilisent en réseau le numéro AUTEUIL 15 28 pour des rencontres nocturnes. Des rencontres interlopes qui n'empêchent pas quelques sentiments (pour elles, il a un prénom : Jean)

Kim, jeune fille au pair d'une vingtaine d'années, qui a l'âge de Bormans lorsqu'il franchit, de jour, les limites du mystérieux l'appartement d'Auteuil. Relation très pure, elle est la délicieuse nounou d'un petit garçon de cinq ans qui ressemble au petit Jean qui habita Chevreuse.

Le trio maléfique composé de René-Marco Hériford., Michel Degamat et Philippe Hayward, trois loubards un peu voyous qui se sont connus en prison et harcèlent Bormans pour un secret qu'il détiendrait.

Un jour, Bormans prend peur, quitte la chambre d'hôtel déjà abandonnée par Camille et, Gare de Lyon, prend billet pour Saint-Raphaël, puis un car pour un village de Maures. La

petite chambre qu'il a loué et la place ombragée du café local sont tout son univers. Il a sans doute son cahier bleu et un bloc de papier emportés dans son sac. Alors il écrit, riant sous cape. « les imbéciles... »

Un jour il descend vers la mer pour se baigner et croise une relation de Camille. Une autre fois, descendu à Nice, le hasard veut que le chauffeur de taxi parle de sa cliente Rose-Marie Krawel décédée tristement dans cette ville. Il refuse tout lien avec le passé et retourne vite à la paix studieuse de son village-refuge écrire son livre provisoirement intitulé « Le noir de l'été » car la lumière du Midi a chassé la brume des faux semblants parisiens. Malheureusement son pécule s'épuise, il lui faut rentrer à Paris et engager sa montre de luxe au Mont-de-Piété. Dans sa chambrette rue de la voie Verte et dans la chaleur parisienne analogue à celle village-refuge, il termine son livre. Il est heureux. Il est libéré du passé. Il n'est plus « *sensible à la poussière - ou plutôt à l'odeur du temps* »

Belle formule qui permet de souligner les subtils changements narratifs entre les remontés dans le passé, qui forme la première partie, et le bonheur de l'écrivain en train de créer, qui est la deuxième partie au présent du roman nommé « Chevreuse ».

« L'œuvre au noir » le beau titre de Marguerite Yourcenar et « Souvenirs d'en France » peuvent avoir suscité le titre de Jean Bormans « Le noir de l'été ».

En tout cas un rêve symbolique et libérateur clôt cette dernière œuvre : un mur lisse et blanc couvre le secret « enfoui pour l'éternité » tandis que, par la lucarne ouverte sur le ciel bleu, il voit passer un avion, l'avion du destin peut-être.

Patrick Modiano annonce-t'il la fin de son travail romanesque. Est-ce un adieu au monde des lettres ?

Où alors comme faisait Montherlant... est-ce une feinte ?

Roselyne

Eugène et moi

Katherine Pancol

Lu en parallèle (avec La définition du bonheur de C.Cusset) « Eugène et moi », un roman de Katherine Pancol, illustré par Anne Boudart, paru en 2020 chez Albin Michel. Depuis le succès en 1990 de son premier livre « La blouse roumaine» elle a élargi sa palette et collectionner les récompenses.

La composition est basée sur la même dynamique que « La définition du bonheur ». Deux jeunes femmes se rencontrent par hasard dans un aéroport et vont multiplier entre Paris, Mexico et Saint-Trop des aventures picaresques. L'extravagante Eugène est rousse et la narratrice Katherine est blonde. Katherine, très réservée, découvre avec admiration la liberté d'esprit d'Eugène, son originalité vestimentaire et son amour du changement. Étymologiquement Eugène veut dire race heureuse, mais Eugène est-elle en accord avec son prénom choisi ? Elle veut le croire car « Sans risque, la vie est trop triste.» dit-elle avec l'auteure. Son amie Katherine veut comprendre cette attitude, trouver l'éventuel secret qui parfois bouleverse Eugène!

Katherine Pancol est née au Maroc en 1954; professeur de lettres classiques à Lausanne puis journaliste à Cosmopolitan et Paris-Match. Son roman porte la légèreté des années 70 accompagnée de charmantes illustrations. A survoler tranquillement un jour de pluie.

Roselyne

Une rencontre entre une rousse explosive et une paisible blonde est le point commun entre le roman de Pancol et celui de Cusset.

Concours de circonstance ou jeu d'écrivaine ?

Histoires de la nuit

Laurent Mauvignier

Lecteurs lectrices vous êtes prévenus. Le titre donne le ton et la couleur. Il s'agit d'un roman sombre, noir. Un roman de la nuit. Un thriller, un suspense sans concession: Tragique

L. Mauvignier y déploie un style narratif efficace. Il choisit un sujet simple : l'anniversaire d'une protagoniste Marion. Un lieu principal, une campagne: La Bassée. Il parseme le récit de détails utiles, d'une finesse chirurgicale, glaciale et le rythme d'une lenteur angoissante.

Analysons le décor, les personnages.

D'abord le décor principal. Inquiétant : « trois maisons **isolées** dans un hameau **lointain** « la Bassée » perdues dans **une campagne abandonnée**. On y reçoit des lettres anonymes menaçantes, le danger rôde.

Et si l'auteur nous mène ailleurs c'est au fond d'une petite ville de province, dans les rayons d'un supermarché Picard ou rayons de matériel informatique tous gorgés de lumières artificielles. Ou pire dans une ruelle glauque livrée à la prostitution ou dans un établissement misérable de divertissement gras ou aussi dans les recoins inquiétants d'une cité de banlieue sordide livrée à toutes les dérives.

Ainsi le roman est l'occasion de dresser le portrait d'une France rurale désertée, abandonnée et d'une province malheureuse. Il y peint des gens, à l'écart du beau monde, qui s'amuse de soirées karaokés arrosées de mauvais alcool. Il ébauche la misère sexuelle et sentimentale s'affichant à travers des danses forcées accompagnées de chants tristes et faux. Il suggère la cruauté de la vie en société parfois l'exil, la prison. IL évoque le quotidien banal « *les coups de canif des phrases blessantes et des sourires condescendants, des silences assassins* ».

Il décrit par exemple la vie interne d'une petite entreprise où l'on retrouve les lâchetés, les pièges, les chausse-trappe et règlements de compte ordinaires.

Le roman est donc bien le théâtre d'un monde glauque où l'action principale se focalise sur LA BASSEE, unité de lieu, unité d'action : les préparatifs de la fête d'anniversaire.

Ici il règne surtout le spectre de la nuit avec ses bruits furtifs ou étouffés. Ses silences lourds, ses ondes mystérieuses, ses vibrations pétrifiantes, ses musiques lancinantes. Le roman est sonore

L'Atmosphère étrange se trouve au cœur du décor .

Les personnages du roman surgissent très progressivement. Vous y découvrirez Christine 69ans artiste peintre qui a fui la société. Le fils Bergogne Patrice, le surnuméraire, l'exclu, le compagnon accessoire de Marion et père adoptif d'Ida fille de Marion.

D'autres personnages feront surface : un chien, Denis , Christophe et 2 copines de bureau de Marion, Lydie et Nathalie.

L'Art de L.MAUVIGNIER est de distiller la vérité des êtres par petites touches. L'histoire tourmentée de chacun se dégage subtilement dans le silence assourdissant des monologues intérieurs. L'âme grise des êtres est en harmonie avec le décor décadent. Les confidences sont à haute voix, mais pour soi-même. Les paroles sont jetées sinon à l'autre mais se heurtent à des silences

Ainsi les paroles deviennent truquées « *avec le regard qui ment, la fausseté d'une voix qui éclate comme la céramique brisée qu'on balaie sur le carrelage* »

« Pas de dialogues véritables dans ce roman. Les échanges sont faits de raidissements, de fossilisation, de calcification, d'éclairs, de regards autant de superpositions de couches de peinture dont une seule restera visible. La Peur surgit « *comme un monstre à plusieurs tête revenu du souterrain de la nuit* »

L'auteur décortique les effets de nos secrets intimes qui moisissent ou qui bouillonnent jusqu'à la tension extérieure ou l'explosion finale. Il dénonce notre monde de rejet, de bannissement, de mépris résultant souvent de l'incompréhension. Christophe sera le symbole de cette vexation intime. Victime d'un sentiment de mépris il cédera à la colère, la violence, le crime.

L. Mauvignier nous tient donc en haleine dans l'incrédulité de ce vide abyssal. Le rythme du roman par sa lenteur nous étreint. Le lecteur honteux, comme les acteurs du roman, va s'attacher au détail qui occupe l'espace, au détail qui fige le temps, le détail qui dissout la réalité. La fête d'anniversaire est à ce titre un condensé de terreur. Nous sommes face au gouffre de l'amertume, de la désillusion. Le crime aura lieu, la violence est irrépessible.

Le roman s'est décliné en noir, gris, rouge sans échappatoire. Le récit s'est égrené en dégageant une sensation visqueuse, poisseuse. Le lecteur va traverser une cour, une étable, des escaliers, des couloirs, pris au piège. Le roman est déchiré de bruits macabres, de silences assourdissants après sept coups de feux. Il y aura des corps explosés ? Troués ? Le lecteur est plongé dans la détresse absolue dans ce récit qui a manié le suspense insoutenable, le rebondissement pétrifiant, la surprise paralysante

Lorsqu'on referme le livre peut-on encore se poser la question ?

La QUESTION : l'homme peut-il échapper à soi-même ? à son passé ? au mépris ? à l'injustice ? à son destin ?

Marion a échoué comme les autres protagonistes.

Ainsi : que l'on modèle ou remodèle son histoire l'auteur semble opter pour le caillou insidieux du hasard, de l'absurde, de la réalité cruelle, injuste.

La Bassée n'aura été qu'un pansement fragile provisoire dont il ne reste qu'un champ tragique après la vengeance et où il ne reste vivant que le Tableau de « La Femme en Rouge » tellement prémonitoire.

BONNE LECTURE...

Nicole

Il était une fois JOAN DIDION

Elle s'est éteinte le 22 décembre 2021 dans son appartement de Manhattan des suites de la maladie de Parkinson

Il n'est pas impossible qu'elle ait sciemment décidée de clore cet année Anus horribilis, un dernier coup de théâtre avant de tomber le rideau

Immense auteur de la contre-culture américaine, pionnière du journalisme, elle a fait de ses livres des chefs d'œuvre dont les mots restent dans notre cerveau longtemps après la lecture. Sorti en 2007, « L'Année de la pensée magique » un de ses plus beaux essais un récit sobre et bouleversant du deuil de son mari l'écrivain John Gregory Dune brutalement décédé d'une crise cardiaque alors que leur fille unique était hospitalisée dans un état grave pour une pneumonie. J. Didion inspecte d'une façon journalistique la sidération la souffrance le cheminement vers l'acceptation de ce drame personnel et universel

Dans sa prose, elle décrit le courage nécessaire pour avancer et se mesurer à la tâche injuste de la vie humaine. On comprend que le chagrin éduque et que la littérature panse et au bout du compte, tout cela fait avancer la vie

Cet éloge écrit par la rédactrice du magazine ELLE suite au décès de l'écrivaine

Je vais y ajouter quelques phrases de son livre

« La vie est encore vivable, il suffit d'oublier de le décider avec détermination, sans apitoiement. »

« La fin des promesses, le déclin des jours inévitable assombrissement » (Le bleu de la nuit)

« Le temps passe pour moi, mais j'ai oublié de prendre en compte la permanence du ralentissement. On se réveille un matin moins solide incapable de se mobiliser, toutes forces disparues, cette fuite du temps se peut-il que je n'y aie jamais cru ? »

« L'apparente inadéquation à l'événement déclencheur, tendance à surréagir face à l'événement. Le temps passe se peut-il que je n'y ai jamais cru ? »

« Je sais ce que c'est ce que je suis en train de vivre, cette fragilité, cette peur. Ce qui a été perdu est déjà dans la tombe. C'est la peur de ce qui me reste à perdre. »

Suzanne

La Carte Postale

Anne Berest

livre qui a remporté le prix Renaudot des lycéens en 2021
le prix littéraire des étudiants Sciences Po en février 2022
le Goncourt version américaine en mai 2022

Anne Berest est une romancière et scénariste née à Paris en 1979 (elle a donc 42 ans). Sa mère est Lélia Picabia, linguiste reconnue. Anne est l'arrière petite fille de Francis Picabia, célèbre peintre surréaliste (1879-1953) et de Gabrielle Buffet-Picabia musicienne (1881-1985), liée au mouvement Dada, et grande résistante durant la deuxième guerre mondiale. Son père Pierre Berest est ingénieur général des mines.

Elle évolue donc dans un milieu artistique et intellectuel qui l'ont amenée à la lecture, très jeune, dans la bibliothèque familiale.

Depuis 2010, elle a publié 8 livres et participé à différents scénarios pour la télévision et des mises en scène pour le théâtre.

Le point de départ de ce roman est une carte postale arrivée dans la boîte aux lettres des parents de l'auteure, en même temps que des cartes de vœux le 6 janvier 2003. Cette carte représente l'opéra Garnier et est signée de 4 prénoms : Ephraïm, Emma, Noémie et Jacques. Les deux premiers prénoms sont ceux des grands parents de la mère de l'auteure, les deux suivant ceux de la tante et l'oncle de sa mère.

20 ans plus tard, Anne Berest a décidé de savoir qui a envoyé cette carte postale. C'est son 6^{ème} roman. Elle se laisse piéger par la passion dévorante de la curiosité. Elle veut savoir qui sont Ephraïm, Emma, Noémie et Jacques, car elle sait déjà ce qu'ils sont devenus, morts à Auschwitz en 1942.

Le roman est le fruit d'une enquête menée en collaboration avec sa mère à partir de cette énigmatique carte postale. C'est un récit intime et familial qui reconstitue l'histoire de ses aïeux morts en déportation.

Anne Berest pour mener son enquête fait appel à
un détective privé
un criminologue
un graphologue spécialiste en écritures anonymes.

Elle interroge les habitants du village où sa famille a été arrêtée, pour remonter la piste de l'expéditeur mystérieux, en prenant des notes au fur et à mesure de son enquête en vue d'écrire un livre. Après 4 ans de recherche, elle parvient à identifier l'auteur de la carte postale de façon inespérée et inattendue. La carte postale s'appuie également sur important travail de recherches documentaires et d'archives mené par sa mère, Lélia Picabia, pendant une vingtaine d'années.

A travers cette enquête qui fait remonter le lecteur à l'époque de la Russie des Tsars, avant la révolution bolchevique, Anne Berest retrace le destin romanesque de ses ancêtres, les Rabinovitch, leur fuite de Russie, leur voyage en Lettonie, puis en Palestine et enfin à Paris avec la 2^{ème} guerre et son désastre. Seule sa grand-mère Myriam échappe à la déportation.

Anne Berest écrit un récit intime et familial et analyse des situations vécues par des personnes réelles et des événements qui ont véritablement existé. Le livre est à la fois une enquête, un récit romanesque et une quête initiatique sur la signification du mot « juif » dans une vie laïque. C'est un roman passionnant et bouleversant, réflexion sur la douleur des survivants, la judéité et les arcanes de l'amour. Elle y manie les ressorts du thriller.

On est transporté dans un autre monde, un autre temps, dans une histoire à ce point terrible et romanesque qu'on a du mal à croire en refermant ce livre que le moindre détail, le moindre retournement de situation était vrai. C'est un roman vrai, un récit historique, une enquête contemporaine, un polar initiatique dont on ne connaît le dénouement que dans les toutes dernières pages. C'est également une manière inédite de raconter la Shoah et un très beau travail de mémoire.

Anne explore aussi toutes les ambiguïtés des relations mère-fille.

Avec la carte postale l'auteure signe un roman vrai sur sa famille, une enquête haletante qui se dévore comme un thriller. *« Dans un polar l'auteur connaît l'issue du roman à 97 pour cent, moi j'avais 99 pour cent de chances de ne jamais découvrir l'auteur de cette carte postale. « L'écriture du livre dure 4 mois, mes recherches 4 ans ».*

Éléments qui ont déclenchés l'écriture du livre

1 – A l'école sa fille aînée entend qu'on n'aime pas les juifs et pose des questions à ses parents. Ces questions font ressurgir dans ma mémoire la carte postale oubliée.

2 – Je vais être mère à nouveau et je souhaite inscrire mes enfants dans une lignée et j'ai besoin de savoir davantage sur ceux qui m'ont précédée.

3 – moment de ma vie où le passé semble plus mystérieux que l'avenir

4 – A travers cette saga familiale et ce thriller historique je fais aussi un chemin initiatique
« Que signifie être juif quand on n'a ni religion, ni la culture de ses ancêtres, quand vos parents pétris des années 1968, vous ont élevée dans l'idéal socialiste et la laïcité.

« qu'est ce être juif quand je découvre une croix gammée taguée sur ma maison »

« Cette interrogation naïve, je voulais la partager avec mon lecteur, lui faire découvrir avec moi la culture juive »

Dany

La Clause paternelle

Jonas Hansen KHEMIRI

Paru en Suède en 2020 et en France en 2021 chez « Acte Sud » où il obtient le prix Médicis étranger.

L'auteur né à Stockholm en 1978, a fait des études littéraires. Il est romancier. Il a un frère plus jeune qui est acteur et cinéaste.

Dès les premiers mots, le style de ce roman surprend par l'absence absolue de nom ou de prénom. Cela crée un certain malaise, un décalage dans l'appréhension des personnages.

Ce début est bref, abrupt et riche en renseignements. Comme « La marquise sortit à cinq heures » chez Balzac, ou « Maman est morte aujourd'hui » dans « L'étranger » de Camus.

Voici l'ouverture du roman :

« Un grand-père qui est un père est de retour dans le pays qu'il n'a jamais quitté. »

Mais que veut dire cette antinomie apparente ? Simplement que le vieil homme revient tous les six mois en Suède, pour valider son titre de séjour. Pendant ces quelques quinze jours, par économie, il habite dans le bureau de son fils qui d'ailleurs, par choix, est en congé de paternité.

-« *Le fils qui est un père* », puisque papa « d'une grande de quatre ans et un petit d'un an », est sur le point de craquer à l'idée des ravages produits dans son lieu de travail par son géniteur indélicat. Il pense remettre en cause cet accueil obligé, cette clause paternelle.

-« *une petite amie qui est une mère travaille comme juriste* » car plus diplômée que son conjoint, ce papa comptable peut travailler en ligne et gérer enfants et corvées ménagères.

-« *la sœur qui est une fille et n'est plus une mère* » car son fils ne veut plus habiter chez elle mais chez son père.

-« *une mère qui est grand-mère* et qui est conceptrice de lumière et qui roule à quatre vingt-dix sur une voie limitée à quarante... » une architecte d'intérieure, séparée depuis longtemps du grand-père.

Quelle litanie pour l'histoire d'une famille élargie et disloquée. Les activités journalières se mêlent, s'entrecroisent en projets ou en play-back narratifs, explicatifs et psychologiques - dans un style déroutant, porteur d'émotion diffuse rendue plus sensible par ce procédé agaçant auquel on s'adapte cependant très vite : une phrase qualificative à la place du nom !

Le séjour du « grand-père qui est aussi un père » est très rythmé. Il s'écoule en chapitres inexorables comme les jours de semaine. Ce vieil homme têtue, revendicatif, sûr de ses droits, souffrant et presque aveugle laisse peser sur sa vie un secret plus important qu'une banale validation de séjour.

Mais au milieu du récit – au chapitre VI, lundi - le drame est suggéré ! On lit : « *Une fille qui est une sœur qui n'est plus en vie* ». C'est une histoire dans l'histoire, introduite par Philippe et Marie-Christine, deux prénoms, deux étrangers au groupe familial, deux influenceurs qui débute la description onirique de l'épreuve qui a ravagé la famille. Un drame localisé à Marseille, avec prénoms des participants, noms des rues, description des actes destructeurs, immersion dans le passé, voyage entre rêve et réalité... C'est glauque et l'affreuse vérité est soulignée par l'inversion du procédé littéraire : le récit devient nominal mais se déroule dans un flou innommable.

Le grand-père revit tout cela en clinique où le médecin va opérer ses yeux... Il y voit enfin. Il voit...

Alors va-t'il anticiper l'avenir avec plus d'empathie et de clairvoyance ?

Le « *fils qui est un père* » l'a accompagné dans les soins médicaux puis, en pleine crise émotionnelle, disparaît...

Au lecteur d'accompagner cette fugue révélatrice de trop de non-dits et d'apprécier la révolution psychologique qui justifie l'abandon des habitudes patriarcales.
Au lecteur d'entrer dans le jeu grâce au procédé stylistique. A lui de voir.

P.S. Pour la petite histoire, on peut imaginer que le grand-père vit en Tunisie, pays d'origine du patronyme KHEMIRI. Comment vivre la double culture ?

Roselyne

La définition du bonheur

Catherine Cusset

L'auteure, née en 1963 à Paris, est la sœur du philosophe François, du comédien Yves et la psychiatre Sophie. Famille d'artistes et d'intellectuels naît d'un père breton et d'une mère juive. Détails importants qui explique sa connaissance de divers milieux.

Il faut y ajouter ses études Rue d'Ulm (Normale Sup. lettres classiques), un poste d'enseignante à Yale, U.S.A, un mari et une fille américains avec lesquels elle vit à Manhattan. Des éléments que l'on retrouve en toile de fond dans ses narrations.

Accompagnée de son mari américain, Eve, bientôt la soixantaine, est venue de New York assister aux obsèques de sa demi-sœur, la flamboyante Clarisse. Même père mais mères différentes, à un an d'écart. Bien des choses différencient la rousse Clarisse de sa raisonnable cadette la blonde Eve. Esprit aventureux ou conduite réfléchi. Élégance de baroudeuse ou vêtement stricte. Catherine Cusset tricote habilement les chapitres de leur vie personnelle et les points de contact de leurs rencontres affectueuses ou conflictuelles. En France, en Asie ou en Amérique sont évoqués les problèmes générationnels (études, travail, viol, compagnons, maternité, enfants, violence).

Clarisse avait choisi de fuir les études pour vivre en Asie sa passion pour un bel hollandais hippy. Abandon, amants, enfants, générosité jointe au manque de moyen, puis son désir de vivre encore la fulgurance de l'amour malgré l'âge qui arrive et marque son corps (jamais son cœur). Jusqu'au drame final...

C'est l'apaisement avec Eve qui suit la filière rêvée par ses parents, de classiques études supérieures la conduisent à enseigner aux States, à trouver l'amour sage avec un bon américain solide, à faire des enfants et... des gâteaux (qui la mèneront à l'aisance d'une entreprise florissante).

Dans les années 80 post soixante-huitardes, ces contradictions fondent l'histoire des personnages. Alors quelle est le recette du bonheur? Elles ne l'ont pas trouvée mais on passe un agréable moment dans une ambiance reconnue.

A cet agrément un peu banal, on peut préférer le treizième roman de Catherine Cusset, édité en 2016 chez Gallimard : « L'autre qu'on adorait ».

Pas d'enterrement en prologue mais une ambiance sourdement dramatique suggère un suicide.

Puis débute «Triangles », une première partie d'échanges éclatants de dynamisme entre trois copains Nicolas, Sébastien et Thomas qui ont tout juste le bac. Voilà leurs distractions, leurs choix, leurs copines dont Catherine, la narratrice.

Ce sera Sciences Po pour pour Nicolas et Sébastien, futurs journalistes.

Ce sera khâgne pour Thomas le plus brillant et le plus drôle. Pourtant il rate deux fois le concours et part aux U.S.A. ayant obtenu une bourse de lecteur en arts et lettres françaises à Columbia University. Quelle joie ! « Comme c'est différent de la France », il présentera des diplômes américains.

Commence alors une deuxième partie:

Mariée et installée elle aussi aux States, Catherine raconte le parcours de cet étonnant personnage. D'après les notes écrites et la clé USB de son ami Thomas, elle déroule une narration parfois angoissante, l'interpellant à la deuxième personne du singulier. Tu...(procédé de style très spécial).

Thomas conquiert les postes, les profs, les filles et ...au fil des ans, d'enthousiasme en abandon, de joie extrême en « disparition radar », de relâchement en maladie réelle, il se voit disparaître.

Alors, *«Tu avales des somnifères avec un verre d'eau. Tu continues à boire et à corriger les copies tandis que les notes des variations de Goldberg éclatent en bulles d'une pureté cristalline. Tu sens ta bouche devenir pâteuse et tes yeux se fermer...»*

Ce sont presque les derniers mots. « A l'ami dont on n'a pas sauvé la vie » titre de la seconde partie, hommage de Catherine Cusset à un ami bipolaire. Très beau.

Roselyne

La Volonté

Marc Dugain

Marc Dugain, écrivain et réalisateur français est né au Sénégal le 3 Mai 1957 , il a reçu le Grand Prix du roman de l'Académie Française .

Le livre : « La Volonté « roman ou Mémoire » est intéressant car il mêle la petite histoire intime de Marc Dugain et de sa famille dont son père, avec la grande histoire du XXème siècle. C'est l'histoire d'une transmission familiale !

Son père est sur le point de mourir, le fils va raconter sa vie au médecin afin qu'il abrège sa vie.

L'Homme, un être exceptionnel a fait preuve dans sa vie d'une volonté et d'un courage impressionnants compte-tenu de tous les événements malheureux auxquels il a été confronté : l'absence du père, la pauvreté, la terrible maladie qui l'handicaperait toute sa vie, d'une grande intelligence, il réussira de très brillantes études pour accéder à de très valorisantes situations professionnelles puisqu'il deviendra un expert de l'Énergie nucléaire au moment de sa création.

Le roman évoque tous les événements historiques importants du XXème siècle : les deux guerres mondiales, la résistance, la perte des Colonies par les grands pays, la Nouvelle Calédonie, la guerre d'Algérie, l'arrivée des travailleurs du Maghreb, les banlieues l'industrialisation de la France, Mai 68.

Très féministe pour l'époque, il a toujours considéré que la femme avait été trop souvent dévalorisée, sa maman en particulier et sa belle-mère, il a donc souhaité que son épouse de grande valeur intellectuelle se réalise dans son travail et accède à une situation aussi prestigieuse que la sienne !

Roman passionnant, lié à des faits réels dans la France et dans le monde, tout en décrivant un être humain dans ses plus profondes particularités, sa grande force de caractère, son courage. Le fils Marc éprouvera toujours pour lui une très grande admiration et un plus profond respect !

Josette J.

L'ami arménien

Andreï Makine

Un roman d'une amitié de jeunesse écrit à la 1^{ère} personne : un épisode de la vie d' Andreï Makine, lorsque adolescent, il vit dans un orphelinat de Sibérie centrale. Il devient le défenseur de Vardan, souffre-douleur des garçons de son âge, arménien, arrivé avec sa famille venue soutenir leurs proches emprisonnés à 5 000 km de leur patrie. Ces « *déracinés qui n'ont pour biographie que la géographie de leurs errances... copeaux humains sacrifiés sous la hache des faiseurs de l'Histoire* ».

Le narrateur va découvrir « le royaume d'Arménie » : c'est ainsi qu'il appelle la petite communauté arménienne logée dans des baraques d'un quartier déshérité proche de la prison.

L'ami arménien c'est celui qui lui fera découvrir qu'un homme peut-être « humain » à lui l'adolescent violent qu'on a fait grandir dans un monde de brut où la vie humaine ne valait pas grand-chose. C'est l'époque stalinienne de l'après-guerre, des répressions, des souffrances subies ou imposées.

« *Il m'a appris à être celui que je n'étais pas* » (1^{ères} lignes du livre)

« *... grâce à lui j'ai fini par comprendre : nous nous résignons à ne pas chercher cet autre que nous sommes, et cela nous tue bien avant la mort – dans un jeu d'ombres, agité et verbeux, considéré comme unique possible. Notre vie.* »

Cette place de l'homme dans la société parcourt tout le récit. L'auteur revient sans cesse sur l'oppression, la violence, l'injustice du régime totalitaire qu'il a fui. Face à ceux qui disaient faire « *la prétendue grande Histoire* » et qui n'étaient que des fanatiques et des assassins, il affirme :

« *refuser d'admettre la noyade dans la détresse vécue par une seule personne allait m'apparaître, avec l'âge, comme l'unique critère véritable pour évaluer la justesse et la sincérité des plus belles professions de foi humanistes. Une pierre de touche pour chaque projet messianique, pour chaque parole évoquant, « en général », la fraternité et le partage.* »

L'ami arménien c'est aussi l'histoire de l'Arménie prise en étau par les Turcs, les Azéris, les Iraniens. Une évocation tout au long de ce roman avec beaucoup de délicatesse et de retenue.

L'ami arménien c'est une réflexion sur la mémoire et l'oubli. Ces souvenirs, tout ce que nous avons vécu et qui font ce que nous sommes devenus.

« *la vraie leçon était... l'invraisemblable rapidité avec laquelle la routine de la vie effaçait les événements qui semblaient d'une si haute importance, les personnes qui, quelques jours auparavant, constituaient la part la plus précieuse de nous-mêmes* »

Vardan, l'ami arménien disparut d'un jour à l'autre, sa famille reprenant la route de l'exil.

Il mourut à l'âge de 15 ans, ce que le narrateur apprendra bien des années plus tard.

« *La force des souvenirs ne m'empêcha pas de constater l'effacement de la brève histoire qui avait transcrit dans nos cœurs la naissance et la disparition du royaume d'Arménie* »

Un livre, un poème... une réflexion sur la vie, l'amour, l'oubli, la mémoire... un rappel de ce que furent ces années terribles pour l'exilé Andreï Makine.

Un livre dans la veine de celui qui nous a fait connaître l'auteur : « Le testament français » prix Goncourt 1995. Un style inégalé !

A.Makine : un écrivain... et non un « écrivain »

Marie-Antoinette

Le Lambeau

Philippe Lançon

Philippe Lançon, est journaliste au quotidien Libération, chroniqueur et critique littéraire, avec une passion particulière pour la littérature latino-américaine. Il est également chroniqueur pour l'hebdomadaire Charlie Hebdo et à partir de fin 2014 devient un membre de la tribune « théâtre » du Masque et la Plume sur France Inter.

Le 7 janvier 2015, il est gravement blessé au cours d'un attentat contre Charlie Hebdo. C'est ce qu'il raconte dans le livre : le Lambeau, pour lequel il reçoit le Prix Femina 2018. C'est un livre autobiographique qui décrit tout d'abord l'état d'esprit de l'auteur la veille et juste avant l'attentat et la façon dont il a vécu l'événement, au milieu de ses collègues et amis de Charlie Hebdo : *« ce que j'ignorais, c'est que l'attentat allait me faire vivre chaque minute comme si c'était la dernière ligne : oublier le moins possible devient essentiel quand on devient brutalement étranger à ce qu'on a vécu, quand on se sent fuir de partout »*.

Tout le livre est une suite de digressions : une idée, le souvenir d'une personne d'une situation va entraîner la description d'un événement, plus ou moins récent, d'une discussion avec un proche, un ami, l'interview d'une personnalité etc

On va ainsi attendre la page 70 pour la description de l'attentat de là où il est dans la salle de rédaction de Charlie, la réaction du garde du corps de Charb, qu'il ne trouve pas assez rapide, les « Allah Akbar » qui précèdent chaque tir précis... le tout aura duré tout juste 2 minutes... p79 et p81. Quand il va enfin ouvrir l'œil, il va reconnaître Bernard Maris dont la cervelle est sortie de sa tête... ce traumatisme va le suivre tout au long du livre, puis plus tard il va enfin voir Sigolène p90, la première personne vivante... Il s'aperçoit qu'il est blessé à la main puis au bras, il sent plein de dents et d'os dans sa bouche : sa mâchoire est en charpie, mais il ne souffre pas.

Tout le reste du livre va aborder la lente reconstruction d'un blessé de guerre. On va apprendre à connaître tous ceux qui vont graviter autour de lui pendant 2 ans : sa famille, son frère très proches, très présents. Son ex femme, sa compagne danseuse, qui est à New York et qui va faire quelques séjours de quelques jours, les deux policiers qui le gardent nuit et jour mais surtout le personnel de l'hôpital avec lequel il va tisser des liens très forts en particulier avec « Sa » chirurgienne qui va reconstituer sa mâchoire avec l'os du péroné : elle allait lui faire un « lambeau ». On notera l'importance de la littérature en particulier « le temps perdu » de Proust ou le clavier bien tempéré de Bach en particulier quand il attend au bloc.. ;

Dans ce livre de 500 pages, tout de même, on va vivre ce temps long de réparation, de remise aux normes des mains, des bras, de la bouche avec la difficulté que tout soit bien étanche pour ne pas baver.

Il va rester 2 mois à l'hôpital de la Salpêtrière suivis de 7 mois aux Invalides, avec des allers retours à l'Hôpital.

On doit noter qu'il va passer beaucoup de temps à communiquer par écrit avec une ardoise ou un cahier. Il pourra tout de même rapidement se servir aussi d'internet avec son ordinateur.

Malgré ses séjours à l'hôpital il va continuer à faire des articles pour Libération et cela va beaucoup l'aider à dépasser l'angoisse d'une reprise de vie autonome.

J'ai beaucoup aimé ce livre. L'écriture y est très fluide. C'est la découverte de ce que représente la difficile renaissance de tous les accidentés de la vie, les souffrances physiques et psychiques et souvent traumatiques que vivent les victimes, même quand elles sont

étroitement entourées d'êtres qui les aiment et facilitent ce retour à la vie. On pense à toutes les gueules cassées de la guerre et des guerres en général.

Le livre peut à certains moments paraître un peu long, on aimerait savoir la fin, ces détours nous font mieux toucher du doigt ce temps long de cette réparation, la patience. P 412

Cécile

Vie de David Hockney

Catherine Cusset

Biographie de David Hockney, né en 1937 à Bradford au nord de l'Angleterre dans une famille nombreuse peu aisée.

Famille nombreuse, classe moyenne, pour cet un enfant gai, blagueur, joueur, intelligent, bagarreur avec ses frères et supportant mal la rigueur scolaire. Comme tout enfant créatif il aime dessiner sur tout support qui lui tombe sous la main, y compris sur le journal de son père.

A seize ans, à la fin du secondaire, sur dossier, il entre comme boursier à l'école des Beaux Arts de Bradford. Il travaille d'arrache-pied et à vingt ans entre sur dossier au collège Royal de Londres. Il y découvre d'autres modes d'expressions, le surréalisme, le cubisme, la peinture abstraite, les influences de Dubuffet, de Pollock, le pop-art. Il s'y essaye avec succès, innovant et travailleur. Peinture, gravure, sculpture, il apprend, se cultive, rattrape son retard culturel malgré les difficultés matérielles. Heureusement, encore à l'école, il intéresse déjà les marchands et vend ses gravures. Sur leurs conseils, il part à New York et Los Angeles, découvre l'ouverture d'esprit U.S.A et, pour se démarquer du marché américain, revient à la peinture figurative mais à sa façon. Au States, il affirme librement son univers sexuel et vit l'amour fou avec un de ses élèves, Peter (Schlesinger) qui sera son amant pendant six ans. Il affirme son propre style dans «La piscine» si bleue avec un jeune homme en veste rose contemplant un nageur qui vient vers lui. Ce joli thème est récurrent pour Hockney.

Le voilà lancé dans la vie artistique, les voyages, les expositions, les collages, les drames passionnels, les décors d'opéra, les portraits, toujours soutenu par ses amis et l'amour de sa mère.

Grand portraitiste, David Hockney peint ses modèles dans l'environnement descriptif de leur psyché. Il y ajoute ses couleurs de grand, très grand coloriste.

Dans une recherche remarquable, Catherine Cusset fouille et recrée en détail cette existence bouillonnante. Caractère enjoué, travailleur et fragile dans les épreuves. - Culbuto se régénérant dans sa propre créativité - Égocentriste capable de générosité - Amoureux de son travail.

A cette biographie bien composée, bien écrite, il manque la flamme, la couleur qu'aurait pu y mettre... un Stefan Zweig, par exemple.

Les analyses artistiques sont brèves, moins fouillées que chez René Huyghe ou Élie Faure, moins techniques que avec Marangoni ou Berenson pour citer les solides classiques.

Mais elle décrit en détail le déroulement des activités journalières, les méthodes de travail, le rôle des galeristes, les allés-et-retours entre les États Unis et l'Angleterre, ses maisons, ses amours ou son amitié constante pour ses vieux amis, sa tendresse pour sa mère et Ann, son amie du « Royal College », dont le fils est un substitut de l'enfant qu'il n'a pas eu. Et les deuils dus au sida, aux pancréatites, à l'âge.

Elle romance les dialogues d'après les écrits du peintre et d'autres auteurs cités dans la bibliographie finale.

Elle s'appuie sur ses épreuves photo et ses recherches numériques, car Hockney, toujours dans le progrès, a fait agrandir ses poches pour y glisser son Ipad.

Elle note son retour définitif dans l'Angleterre de sa jeunesse. Sa plongée dans l'observation de la nature, la petitesse d'un brin d'herbe ou la noblesse des saisons, avec son retour aux techniques précises de l'huile et de l'aquarelle.

Elle rend facile l'approche de cet artiste contemporain au talent prolifique et multiforme.

David Hockney vit actuellement en Normandie. Il vient d'exposer, du 13 octobre 2021 au 14 février 2022, à l'Orangerie, une toile 95 mètres de long sur le printemps normand, 32 toiles juxtaposées.

Roselyne

L'Ombre du vent

Carlos Ruiz Zafon

Romancier et scénariste, né en 1964 à Barcelone - mort à 55 ans à Los Angeles.

Il écrit son premier roman à quatorze ans. Un livre de 500 pages ! A dix neuf ans il déclare qu'il sera romancier. Suivront des nouvelles, des livres d'enfants, des scénarii et deux cycles de romans.

Cycle de la brume :

L'Ombre du vent

Le jeu de l'ange

Le prisonnier du ciel

Cycle des livres oubliés :

Le labyrinthe des esprits

Le prince des brumes.

Le palais de minuit.

Les lumières de septembre

« L'Ombre du vent » (en Espagnol « El sombra de vente » le joli titre de son quatrième roman) a reçu de nombreux prix dont le prix Fémina étranger en 2004.

Roman picaresque, avec son anti héros.

Daniel Sempere, le jeune personnage principal, se lance dans des aventures infinies, des histoires s'imbriquant les unes dans les autres, pour retrouver Julien Carax, l'auteur d'un roman intitulé L'Ombre du vent. Ce livre l'a subjugué lorsque son père, libraire, lui a offert de façon initiatique en lui faisant découvrir une réserve de livres anciens, de livres oubliés. Mais le jeune garçon est plus attiré encore par la disparition étrange de l'auteur.

Le récit contient de nombreuses annotations biographiques, vraies ou fausses. Il se situe dans le cadre d'une Barcelone portant les traces laissées par la guerre civile et la répression policière. Les différents personnages décrivent l'opposition abyssale entre les classes sociales et l'emprise de la religion responsable d'une morale étriquée dans laquelle les femmes sont nonnes, putes ou coincées.

Une efflorescence imaginaire et fantastique des lieux de vie.

Ce courant d'écriture naquit en Espagne au XVIème siècle, tel le Don Quichotte de Cervantes, puis diffusa en France avec Lesage dans Gil Blas de Santillane puis Voltaire avec Zadig ou Jacques le fataliste. Zafon reprend ainsi une longue tradition du récit à rebondissements. Et on retrouve avec délice l'exubérance qui fait le charme de ce genre littéraire. Un vrai gros livre de détente.

Et, merveille, on découvre un vrai sujet... le livre, défendu par de vrais personnages... les libraires, dans leurs vrais cadres de vie... les librairies.

Cela commence simplement :

« Je me souviens de ce petit matin où mon père m'emmena pour la première fois visiter le Cimetière des Livres Oubliés. Nous étions aux premiers jours de l'été 1945, et nous marchions dans les rues d'une Barcelone écrasée sous un ciel de cendre et un soleil fuligineux qui répandait sur la ville comme une coulée de cuivre liquide. »

Daniel a dix ans, et son père qui est libraire vient de lui inoculer le virus passionné et le respect du livre.

Vingt ans après « Un homme jeune, avec déjà quelques cheveux gris, marche dans les rues de Barcelone écrasée sous un ciel de cendre et un soleil voilé qui répand sur la Rambla Santa Monica comme une coulée de cuivre liquide.

Il tient à la main un enfant de dix ans, le regard fasciné par la promesse que son père lui a faite à l'aube, la promesse du Cimetière des Livres Oubliés

– Julian, tu vas voir, tu ne dois en parler à personne. A personne.

– Pas même à maman? interroge le garçon à mi-voix ?

Si, bien sûr, répond-il. Pour elle, nous n'avons pas de secret. Elle, on peut tout lui dire. »... et leur pas se perdent dans l'ombre du vent. »

Quelle jolie transmission ! Le roman picaresque a encore de beaux jours devant lui.

Roselyne

Madame HAYAT

Ahmet ATLAN

Prix Fémina étranger 2021

Fils et frère de militants communistes turcs, Ahmet Atlan est né à Ankara le 2 mars 1950.

Après des études littéraires à l'Université d'Ankara, il se consacre au journalisme et devient rédacteur en chef du journal Taraf. Il est arrêté en 2016.

Accusé de participation à un putsch, condamné à la prison à perpétuité, il en sort en 2019 puis emprisonné à nouveau quelques mois après. Il en sort définitivement en avril 2021 sous l'instigation de la Cour Européenne de Droits de l'Homme.

Il a donc écrit la majorité de ses œuvres en prison.

Madame Hayat, en fourreau or magnifié par une cascade de cheveux roux. Elle danse avec un groupe de danseuses qui se produisent dans une émission populaire télévisée. Elle rayonne d'une beauté toute orientale.

Au cours des tournages, elle remarque et invite un très jeune homme qui fait de la figuration pour les quelques lires nécessaires à sa vie d'étudiant pauvre. Fasil, c'est son prénom, vient d'une bonne famille ruinée par le régime dictatorial d'un Pays sans nom ni description des lieux. On comprend que cela se passe dans une capitale ou tout au moins dans une très grosse ville de facultés, en bord de mer... Le jeune homme tombe sous le charme de cette initiatrice de plaisirs physiques et de reflex existentiels. Aux jouissance du lit, s'ajoute une révélation de l'intérêt des documentaires diffusés à la télévision. Madame Hyatt les suit avec passion. A partir de là, elle enseigne à son jeune ami le bon sens et les subtilités de la vraie vie. Elle lui apprend à choisir le meilleur comportement.

D'un autre côté, en faculté, deux professeurs remarquables ouvrent esprit de Fasil aux joies intellectuelles de la création littéraire. Il en discute avec Sila, une ravissante étudiante, socialement et spirituellement proche de lui. Comme la sienne, la famille de Sila subit la terreur et les exactions, du régime en place. Elle voudrait donc partir étudier au Canada où elle a un correspondant. Elle y entraînerait son copain Fasil car la spoliation les riches et

les arrestations d'intellectuels laissent prévoir des jours sombres et des privations de liberté. Fazil met en œuvre les démarches nécessaires à l'inscription canadienne, mais il est hésitant. Partira t'il vers le monde occidental? Suivra t'il la jeune étudiante? C'est ce que, dans son amour réaliste et avec une abnégation grandiose, lui conseille Madame Hayat. Elle même pense s'éloigner d'une vie trop spectaculaire... contraire aux pratiques des intégristes bastonnant à mort les récalcitrants.

C'est un très joli texte sur un sujet qui ne l'est pas.

Mais qui est hélas trop réel.

Un conte sociétal et psychologique finement composé et raconté de façon simple et imagée.

Voici pour exemple un extrait du chapitre X, page 197:

J'avais la sensation d'être entraîné dans le courant de plus en plus rapide d'un torrent qui s'approche d'une cascade. Six mois plus tôt seulement, je menais une autre vie. J'étais un autre homme.

Je faisais ma mue, tels les serpents du désert dans les documentaires que je regardais avec madame Hayat, je m'extirpais hors de mon être. J'étais toujours moi, mais dans une nouvelle peau, en proie à de nouveaux sentiments plus complexes et plus chaotiques que les anciens. Ceux-ci étaient toujours là, part morte au fond de moi, présents mais morts. En dehors de ce qui me restait du passé, je n'avais plus aucun rapport avec moi-même.

Je songeais à la confiance que j'éprouvais autrefois, aux émotions qu'alors elle nourrissait, émotions clairsemées, discrètes, inoffensives, comme des petites fleurs des champs; et à présent desséchées, piétinées, égarées au milieu d'émotions neuves qui, elles, me lacéraient l'âme et y laissaient de profonds sillons, et c'était avec étonnement, avec admiration même, à vrai dire avec incrédulité, que je me souvenais de mes sentiments passés, « étais-je vraiment cet homme-là ? » pensais-je, et je n'en revenais pas.

Roselyne

MOHICAN

Eric Fottorino

Auteur : journaliste et romancier, est né à Nice en 1960. Après des études de droit puis Sciences Po, il collabore à Libération, La tribune économique, puis Le Monde dont il devient directeur de rédaction après la démission d'Edwy PLENEL en 2005. Il s'intéresse aux matières premières, l'agriculture et le continent africain.

Romancier et essayiste, il a obtenu de nombreux prix dont le Fémina pour « L'homme qui m'aimait tout bas » hommage à un père adoptif. Bon livre d'un bon écrivain.

Avec Mohican, E.Fottorino s'intéresse au monde agricole, situant l'action dans le Jura.

Vers 1950 dans une haute vallée de ce pays au climat rude, les paysans attachés à leur terre ont du mal à s'adapter à la modernisation par les techniques innovantes et à la loi du profit apportées après guerre par les États-Unis.

Sauf Brun Danthôme héritier d'un assez beau domaine, la combe des Soulaillans, qu'il ne cesse d'agrandir et de valoriser par les pratiques nouvelles. Tracteurs, machines et herbicides qu'il utilise activement et défend politiquement. Mais le vieux maître est malade (leucémie due aux engrais manipulés sans précaution).

Petit à petit il passe pouvoir à Mo, son fils unique qui, ingénieur agronome d'une trentaine d'années, est adepte du retour à des pratiques anciennes respectant la faune et la flore.

A la mort du père, le fils hérite aussi de la tractation paternelle avec une entreprise d'installation d'éoliennes. Les sentiers ravagés par le passages des engins, les énormes plates-formes cimentées, la hauteur des mas, le bruit nocif au bétail et aux oiseaux, c'est trop. Un jour Mo craque et plastique la plus haute éolienne. Il se retrouve en prison sans aucun regret pour cet acte militant

Les associations et les partisans du respect climatique le soutiennent. Dans la presse il est maintenant surnommé Mohican !

Et voilà que l'on découvre dans le cône d'explosion les traces d'habitats néolithiques... et plus.

C'est un roman terrien, au cœur de la terre, au ras des paysages couverts de sapins et de pâturages avec vaches, chevaux, moutons.

C'est une construction solide de pierres et de tavillons patiemment ajustés, dans des odeurs de fleurs et de vol des abeilles.

C'est un texte de journaliste âpre et serré qui raconte la brutalité de l'évolution agricole au siècle dernier, ses bienfaits et ses méfaits à l'origine d'une nouvelle tendance. Des progrès certes, mais à quel prix ? Texte page 134/135.

Au Mohican de trouver la réponse en sortant de prison.

C'est un bon livre, par un bon écrivain.

Roselyne

ROYAN
La professeure de français

Marie NDIAYE

ROYAN est un monologue, celui d'un professeur de français aimant la poétesse Marceline Desbordes-Valmore ce que l'on découvre au cours de la confidence.

Ce texte comporte plusieurs moments forts. Le style y est pénétrant. Le lecteur suit les dérives, les luttes, les obsessions d'une âme douloureuse tourmentée.

Il s'agit bien d'une introspection, d'une confession.

On découvre que cette femme Gabrielle qui se présente comme libre et sans devoir s'est interdit l'amour, celui d'un mari, d'une fille. Elle a en effet abandonné mari, enfant, mère. Mère le nœud originel de son Être.

Toute sa vie est bâtie sur une vérité choisie d'elle-même. Sur un mode conventionnel pour séduire et bien sûr très artificiel mais en se justifiant sur le fait qu'« aucune vérité n'est certaine ».

Elle a donc oublié MARSEILLE de sa jeunesse, fabriqué ROYAN de l'âge adulte, rêvé ORAN de son enfance. Elle s'incarne dans les lieux pour mieux s'y cacher, pour mieux faire « tenir sa furie tranquille ». Que rien ne la prenne au dépourvu et qu'elle ne perde pas le contrôle d'elle-même.

Son élève Daniela « la chair le sang les os brisés sur le ciment de la cour de l'école » est le déclencheur de ses aveux. Elle a été son parafoudre et son révélateur. Le miroir d'elle-même.

Une femme sans cœur sans sensibilité incapable de bonheur.

Une femme désormais pénétrée d'un sentiment de culpabilité de lâcheté et cette conséquence funeste : la mort, le suicide de son double avec le chant de Marceline « sans le savoir j'ai fait un malheur sur la terre » sa conscience blessée.

Une confession dure, âpre, sauvage où la cruauté tient une place majeure mais aussi une souffrance intense.

A lire

A guetter la reprise au théâtre avec Nicole Garcia

Et à relire les doux poèmes de Marceline

Nicole

S'adapter

Clara Dupont Monod

Clara Dupont Monod que je connaissais de France Inter mais je ne l'avais jamais lu ! Elle a été passionnante : écriture poétique, sensible, originale. Ce livre magnifique a obtenu le Prix Fémina et le prix des lycéens en 2021 !

Il est authentique me semble-t-il et biographique, le roman se déroule dans les Cévennes, propriété familiale où les pierres parlent puisque c'est elles qui vont nous raconter l'histoire ! *« depuis des millénaires nous sommes les témoins »* On entre dans l'irréel, la magie alors que le tableau initial nous présente *une solide propriété familiale bien ancrée dans le réel ! porte médiévale, deux maisons, l'auvent, le four à pain, la bûcherie et le moulin...*

Il s'agit d'une famille normale, père, mère, un aîné et une cadette. Aucun prénom divulgué hormis celui du fiancé !

Un bébé vient de naître, après quelques jours on découvre qu'il n'y voit pas, qu'il est inerte : *« un être évanoui avec des yeux ouverts », « les parents moururent un peu »*

La vie tranquille reprend peu à peu dans le village cévenol avec ses traditions ancestrales et familiales. Les rites protestants à Noël. C'est ce jour là, béni d'ailleurs où l'aîné décida de veiller sur le petit sans faiblir !. Pour lui c'était l'expérience de la pureté, de la vie : *« à portée de souffle »* L'enfant entendait donc : *« il modula sa voix... Il lui chuchotait des nuances de vert que le paysage déployait sous ses yeux, le vert amande, le vif, le bronze, le tendre, le scintillant, le strié de jaune, le mat »*

Descriptions splendides de la nature que l'aîné veut raconter : *« c'est ton pays, il faut que tu l'écoutes »*

La cadette était insouciante et *« continuait d'être enfant »*. Au fond d'elle-même elle avait honte de l'enfant, n'osait inviter des amies chez elle. Elle lui reprochait d'avoir ébranlé l'équilibre familial. Elle se réfugiait chez sa grand-mère qui la comprenait.

Dans la suite du roman, on découvre avec tristesse les difficultés de parents d'enfant handicapé pour l'insérer dans la société et lui trouver une place correcte : *« le parcours était glacial, inhumain, jalonné d'acronymes, MDPH, ITEP, IME, CDAPH »*. J'arrête là ma présentation et je vous conseille vivement de lire ce livre merveilleux d'amour et de poésie. Juste pour achever : l'aîné évoque les religieuses qui vont accueillir l'enfant (P 51-52) :

« Des années plus tard, il comprendrait que ces femmes, elles aussi, étaient arrivées à un niveau inouï d'infralangage, capables d'échanger sans mots ni gestes. Qu'elles avaient compris, depuis longtemps, cet amour si particulier. L'amour le plus fin, mystérieux, volatil, reposant sur l'instinct aiguisé d'animal qui pressent, donne, qui reconnaît le sourire de gratitude envers l'instant présent sans même l'idée d'un retour, un sourire de pierre paisible, indifférent aux demains ».

Josette J.

SERGE

Yasmina REZA

On entre dans ce roman dans une brouette ! comme en effraction jeté en vitesse dans une réalité aux contours brouillons qui s'éclaircissent sous forme de coups d'éclats. Disputes, colères, malentendus.

Les protagonistes se détachent ou plutôt se révèlent enchevêtrés dans leurs relations intimes couples, fratrie, parents, enfants. Générations sous tensions présentes, passées. L'ombre des blessures lointaines celles des origines : être juif déborde le présent.

La temporalité du roman comme l'Histoire les unissent.

Il y a le narrateur Jean, Serge le grand frère, Anne dite Nana la petite sœur, la chouchoute. Le roman s'intitule SERGE il aurait pu s'appeler « Les enfants POPPER » ou couleur bleue.

Le style est d'un grand naturel, familier. IL mélange récit, dialogues, descriptions, monologues intérieurs. Le narrateur change de registre, de regards, suivant les fantaisies du cerveau soit retour dans l'enfance ou le présent. IL n'y a pas de chapitres. On saute d'une réalité à l'autre d'un protagoniste à l'autre. Le lecteur est coincé dans le labyrinthe des pensées de l'auteur, distrait du souvenir par un détail du présent ou un présent correspondant vaguement à un fragment évasif du passé. La lecture est donc à la fois essoufflée chaotique drôle et bouleversante.

Le sujet : Une réflexion sur la FRATRIE où il y a tant de chamailleries ! Et où « On perd du temps à se déchirer ».

Une réflexion sur nos héritages, nos **reconstructions du réel** à travers ce qui nous touche de très près.

La littérature, le narrateur par exemple rattache son enfance à « Sans famille » d'Hector Mallot, à Alphonse Daudet « Le petit Chose » par peur peut-être de l'abandon, de ce qui « manque » de ce qui est « éteint en soi »

La peinture Edward HOPPER l'homme assis voûté au bord d'un lit. Yasmina Reza en dit : « la solitude c'est le lit et l'attitude rompue... c'est l'attente de rien, le possible du vide de l'avenir ».

Le roman nous parle de l'obsession de la solitude

Mais ce roman ne cherche pourtant pas à nous « faire bouffer du malheur ». Certes on pourrait pleurer sur les atrocités du passé. Au risque de choquer Y.REZA présente Auschwitz comme une corolle, une crinoline de fleurs et d'ajouter « le juif est un bon engrais » ! Elle dit « les lieux trahissent comme les objets ».

Elle défend l'idée d'une mémoire guillotine « souviens-toi. Pourquoi ? Pour ne pas le refaire, tu le referas. Un savoir qui n'est pas lié à soi est vain. Il n'y a rien à attendre de la mémoire ».

L'auteur chahute l'échelle des valeurs humaines. Elle nous invite à repenser le passé ? le bannir ou le réinventer. D'ailleurs l'Inconnu, ce passé, est-il plus dangereux que notre présent ?

Dans ses personnages il y a ceux comme la mère qui a la volonté de n'être le maillon d'aucune chaîne et la petite fille qui cherche au contraire une chaîne une identité !

SERGE est une réflexion sur le passage du temps. Le roman illustre l'art du portrait où il suffit « d'une image pour tenir l'homme entier ». ANNE jeune avait un cou flexible maintenant « un corps tassé » la vieillesse qui nous démontre l'inclination naturelle des êtres à s'adapter à toutes les circonstances à se résoudre à tous les enfers même les plus dégradants L'auteur nous présente sous les traits de ceux « qui finissent par s'ajuster à la vieillesse » ! à la mort qui rétrécit comme le yaourt « dessert de l'enfant et du vieillard » !

SERGE c'est aussi le roman du ratage « le génie du vaufrage », autocentré, incapable d'immobilité car « tout le monde croit à un meilleur endroit » donc anti héros parfait toujours prêt à se sauver à rêver d'un temps où « la question de faire ou ne pas faire ne se pose plus » Il est imparfait mais il incarne la permanence du lien. La vérité des enfants Popper. Il est sans doute la couleur bleue. Bleu gris bleu ami bleu clair (..) actif à défaut d'un bleu profond

En s'achevant le roman laissera un trou bleuté.

Livre à savourer « somptueusement » (dixit certains critiques)

Nicole

ROMANESQUE

La folle aventure de la langue française

Lorànt Deutsch

C'est auprès de 47 auteurs que Lorànt Deutsch est allé puiser ses sources pour réaliser, d'une certaine façon romanesque, la naissance et l'évolution de la langue française.

Citons Vaugelas « Remarques sur la langue française » 1880

Edouard Fournier « Essai historique sur l'orthographe » 1849

Henri Moissy « Glossaire comparatif anglo-normand » 1889

ou encore Charles-Yves Cousin d'Avallon « Votairiana » ou « recueil des bons mots, plaisanteries, pensées ingénieuses et saillies spirituelles de Voltaire ».

Ce livre plein d'humour et d'anecdotes est une source de connaissances incommensurables. Il est impossible de le résumer aussi je vais vous livrer quelques découvertes faites tout au long de ces pages.

L'auteur relève et ce sera sa démonstration : *« Pour créer une langue pragmatique, évidente, facile d'accès, on a jadis détruit le latin classique et fabriqué la langue française ».*

La langue française a fait sa litière d'incongruités... L'une des plus récentes n'est-elle pas « la bravitude » de Ségolène Royal !

Soyons d'abord sérieux puis nous nous régalerons d'anecdotes.

L'histoire de France c'est aussi l'histoire de la construction de sa langue.

Au IV° des germains (après les Alamans) passent le Rhin. Ce sont les « Franken » - les indomptables -

nom qui va passer au latin « francus » avec la signification de « libre » puis l'idée de droiture, de justice.

Au IX° siècle le terme latin « Francia » est adopté.

Au XI° siècle : Le « franeis » langage parlé devient le « français » :

Le 2 juin 995 lors du concile à Mouzon dans les Ardennes, l'évêque Aymon de Verdun ouvrit la séance et prononça son discours en Gallice càd en français

Au XII° siècle : « La Francia » devient la France.

Au XIV° siècle : Le Franc (la monnaie)

Au XVI° siècle : La langue française devient la langue du royaume

Le 25 août 1539 : ordonnance de Villers-Cotterêts - François Ier -

art 110-111 : les tribunaux et l'administration doivent utiliser le français

« en langage maternel francoys et non autrement »

Un exemple remarquable d'évolution du langage : comment le roman qui définissait une langue est-il venu à désigner un long récit d'imagination en prose ?

En 1100 il s'agit d'adapter un texte en langue romane.

Au Moyen Age cela a désigné tout poème riche en aventures, drames et passions ?

Au XIV° siècle c'est un texte poétique en prose.

Au XVI° siècle le mot se libère de son carcan poétique.

Il faut attendre le XIX° siècle pour ajouter à ce terme générique ce qui précise son genre ; roman de mœurs, épistolaire, historique, policier, de gare...

L'histoire d'une langue ce n'est pas seulement l'histoire de ces mots, c'est aussi l'histoire de sa manière de traduire les calculs, les chiffres.

Le pape de l'an mille et les chiffres arabes : Gerbert d'Aurillac, auvergnat, (règne de Hugues Capet)

invente une sorte de machine à calculer, abandonnant les chiffres romains et utilisant les chiffres arabes qu'il avait découvert à 20 ans alors jeune étudiant au monastère de Ripoll en Catalogne.

Il deviendra le pape Sylvestre II (pape de l'an mille) et va faire connaître à l'Europe Chrétienne cette manière de compter Le 0 s'appelle SIFR (dérivé de l'arabe « vide ») Au XV^e siècle le mot italien « zéro » s'impose et le SIFR est devenu le chiffre.

L'histoire d'une langue c'est aussi l'histoire de son écriture

Les parchemins (manuscrits mérovingiens) étaient écrits en majuscule et peu lisibles.

« **La caroline** », écriture en minuscule est une invention des moines copistes de l'abbaye de Corbie

située dans la Somme à 15 km d'Amiens. Au VIII^e siècle c'est une centre intellectuel de première grandeur, le plus renommé du nord de la France.

Les parchemins carolingiens deviennent lisibles et la grande nouveauté est que chaque phrase et chaque nom propre commencent par une majuscule.

Au XV^e siècle c'est l'apparition **des italiques**. En 1476 les imprimeries ouvrent partout en France.

Pour abaisser les coûts d'impression, un imprimeur vénitien Francesco Griffo eu l'idée de fondre des caractères « plus petits, plus serrés, plus fins et penchés ». Ces caractères appelés d'abord vénitiens prirent le nom d' « italiques ».

Au XX^e siècle c'est **le mystère de l'@**

Ce graphisme est proche de celui utilisé par les moines copistes du Moyen Age. Il s'agissait d'un *d* qui s'enroulait autour d'un *a* pour former le mot latin *ad* qui signifie « vers »- ce que veut dire exactement l'@.

Au VII^e siècle les marchands florentins l'utilisent pour symboliser une unité de mesure.

Au XIX^e siècle, aux USA cela signifie « le prix unitaire » et c'est pour cet usage commercial que le signe apparut sur les machines à écrire.

Au XX^e siècle, en 1971, quand l'ingénieur Raymond Tomlinson créa le courrier électronique, il eut l'idée d'utiliser ce signe pour séparer le nom de l'adresse électronique. Ne figurant dans aucun alphabet, dans aucune langue il évitait les erreurs.

Anecdotes

la potion magique : c'est une bonne rasade de calva

L'empereur Caracalla sobriquet donné à l'empereur romain Lucius Septimus Bassianus né à Lyon en 188, empereur en 211. Il portait en toute occasion , une tunique à capuchon pointu et à longues manches, que l'on agrafait avec une broche sur l'épaule droite. Les gaulois appelaient ce vêtement « caracal ».

A plate couture:l'adversaire battu à plate couture : trouve son explication dans les « vêtements » d'autrefois Se formaient aux et aux dos des bourrelets disgracieux qu'on

aplatissait en les battant avec force à l'aide d'une latte. dans des draps de laine. D'où la métaphore d'un adversaire «écrasé comme un ourlet bien nivelé »

Une autre paire de manches: c'est une allusion aux habits médiévaux dont les manches n'étaient pas fixées au vêtement. La dame les séparait de sa robe et les offrait à son galant qui les arborait comme un trophée. Et s'il changeait de dame il brandissait « une autre paire de manches ».

Handicap: « Hand in cap » *la main dans le sac* : tirage au sort dans un chapeau- XVII^e siècle en Angleterre. Au XIX^e le handicap passe dans le domaine du sport : courses de chevaux, golf... désavantage imposé pour égaliser les chances entre joueurs.

Le récital de Frantz Liszt: pour satisfaire son public F.Liszt invente une formule audacieuse à l'époque (vers 1835) : il est seul en scène avec son piano, sans orchestre ni chanteur.

« Le concert c'est moi » décrète-t-il et il crée le terme « récital » spectacle musical donné par un un seul artiste. Ce mot est un mot anglais signifiant « déclamation » ou « récitation ».

la dictée de Mérimée : soumise par l'auteur à la cour de Napoléon III (Compiègne 1857) Le lauréat, avec 3 fautes, est l'ambassadeur d'Autriche le prince Richard de Metternich. L'Empereur 75 fautes ; l'Impératrice 69, Alexandre Dumas 24.

CONCLUSION

Le Français n'a aucun Gaulois pour ancêtre. Il descend des Celtes, des Ambiens, des Helvètes, des Pictes... Bref, de toutes sortes de tribus. Mais d'aucune tribu gauloise, car aucun peuple ne s'auto-désignait « Gaulois » il y a plus de 2 000 ans.

Ce sont les Romains qui ont baptisé « Galli », «Gaule», l'ensemble des tribus qui vivaient alors au nord de l'Italie. Le nom « France » vient des Francs, peuples germaniques qui envahirent la Gaule ensuite.

Au XIX^e siècle l'expression « nos ancêtres les Gaulois » apparaît alors, pour plusieurs décennies, dans tous les manuels scolaires; elle rassemble alors les Français autour de leur nouveau « roman national ».

Ernest Lavisse, l'historien promoteur de « nos ancêtres les Gaulois », justifiait son invention en disant : « Un pays comme la France ne peut vivre sans poésie ».

La langue d'hier a raconté nos alliances, nos métissages, nos mariages, et elle continuera demain de le faire avec ces anglicanismes, ces onomatopées, ces mots venus d'ailleurs et si bien intégrés. La langue française est à l'image du peuple français, un peuple pluriel depuis les origines... sinon on ne parlerait pas français mais celtique !

La langue française est une langue d'accueil.

Marie -Antoinette